

LES LYONNAIS

ET LEUR INFLUENCE

On ne peut rester longtemps à Paris et dans le monde flottant des arts et de la littérature, sans se rendre compte des causes qui suscitent une antipathie inhérente au nom de Lyonnais, — avant même que s'aperçoive de l'existence de cette antipathie.

Antipathie? Oui, et nettement affirmée, exprimée à toute occasion, répandue au jour de la foule et de la publicité, facilement changée en une animosité qui est heureuse de nuire, mais qui se couvre généralement d'une railleuse moquerie. Ceci, je le répète, parmi les comparses de lettres. Us vous répéteront à l'envi que Lyon est la ville la plus insipide du monde, que les Lyonnais sont des crétins, sans faire aucune restriction, même à votre égard, par simple politesse. C'est tellement outré qu'on voit que ce n'est pas naturel, et si on cherche à s'expliquer cette animadversion des gens du Nord et des Parisiens contre les Lyonnais, on ne trouve comme raison que l'empiétement continu de ces derniers, et pour peu on aurait raison en disant que « c'est le Lyonnais qui a commencé ».

La race de notre si magnifique province est une race forte et tenace, patiente, laborieuse, la seule en France, on peut le dire, qui ne soit point frivole, et possède la froideur et la raideur néces-

saire pour percer lentement un chemin, sans coup d'éclat, sans coup de mine, toujours idolâtre d'une seule et unique idée, et capable d'arriver au but par sa seule force ; la seule race de France qui serait colonisatrice, comme la race anglaise, avec laquelle d'ailleurs elle a de nombreuses analogies de caractère et de tempérament.

Le Lyonnais est envahisseur : on le trouve partout, posté aux coins les plus en vedette, ayant fait son trou avec une patience et une inflexibilité que rien ne peut démentir, ne s'arrêtant qu'après avoir atteint le but, et possédant les qualités nécessaires pour y parvenir. — Parmi celles-ci, propre à nous, de naissance lugdunienne, est l'éminente faculté d'entraîner, de changer le cours d'une opinion ou d'une volonté, par un procédé bizarre : en cédant à cette volonté contradictoire, en se rangeant avec cette opinion contraire. Pour quiconque n'est pas sur ses gardes, ce procédé est incontestablement efficace, mais deux Lyonnais qui seraient ennemis joueraient ensemble au plus malin et ne feraient que se convaincre de l'inutilité de leurs efforts. Cette manière d'être est inconsciente chez eux ; elle n'est pas le fait d'une hypocrisie astucieuse ou d'une diplomatie voulue, elle n'est que la résultante de cette froideur placide qui les empêche d'être loquaces, qui les fait céder, et de cette patiente ténacité qui reprend ensuite son idée propre et travaille à la faire triompher, comme un ruisseau qui se plie à toutes les sinuosités des obstacles, mais n'oublie jamais l'endroit qu'il se propose d'atteindre. C'est pourquoi les Lyonnais sont une race forte et puissante.

Leur conduite étant divisée en deux parties bien distinctes, l'acquiescement et le revirement comme un roseau qu'on courbe et qui vient reprendre sa position primitive, il est facile dans le premier moment d'obtenir d'eux tout ce qu'on désire, et de les faire agir par une constante pression. Mais sitôt qu'ils sont livrés à eux-mêmes, ils reviennent à l'idée originale et primitive.

Et ne pouvant exercer sur leurs autres soi-mêmes, ces qualités de persévérance et d'entêtement, ils les développeront dans des milieux où les appelleront leurs désirs. Ne pouvant utiliser leurs remarquables facultés *à'entregent* dans leur province natale, ils s'en éloigneront, froids, calmes, mais avides.

A Paris, foyer d'où tout rayonne, dans le journalisme, dans les lettres, dans la peinture, dans la sculpture, dans la politique, dans le commerce, dans tout, sans les connaître, on coudoie des Lyonnais, ou, plus que cela, des gens qui ont simplement séjourné à Lyon et en ont subi l'influence, en portent le sceau indélébile. C'est un creuset où se sont fondus tous les talents. Dans ce milieu froid, bourgeois, anti-littéraire et anti-artistique s'il en fut, le moindre germe intellectuel, qui ne se serait peut-être jamais mis au jour, *se trouve sollicité à se développer de lui-même, par le vide qui l'entoure, par la résistance opiniâtre qu'il y rencontre, par le bourgeoisisme qui essaye de Vétouffer.* Ce germe intellectuel se développe rapidement et se fortifie dans cette lutte, au point d'acquérir la puissance nécessaire qui le fera résister à tous les assauts.

Nous sommes loin d'être à Paris, où le moindre écrivain peut vivre avec sa plume; nous sommes loin d'être à Montmartre, où tout le monde est artiste ou homme de lettres, et où l'on fait de la littérature par entraînement où l'on se fait homme de lettres sans trop savoir pourquoi, pour faire comme tout le monde, comme on se ferait garçon épicier ou commis aux écritures, où l'on fréquente les cabarets littéraires qui vous posent tout de suite en petits dieux, officines où on s'encense mutuellement, où on se trouve *énormément de talent*, et où on rira bien fort, derrière lui et même devant lui, du jeune auteur qui arrive de sa ville commerciale pour se mêler un peu à l'âpre lutte de Paris, en lui disant que ce qu'il a de mieux à faire est de retourner dans son trou à rats pour y vendre delà soie ou du coton, comme les amis, et qu'une ville qui n'est que commerçante ne peut produire que des commerçants.

C'est tout le contraire, mes braves Parisiens : un cabaret littéraire de la capitale n'a jamais produit des littérateurs et des artistes comme en ont produit Lyon et Marseille, Rouen et le Havre, Bordeaux et Nantes, et en général toutes les villes bien endormies, bien commerciales, ou bien bourgeoises.

A Lyon soyez donc journaliste, ou auteur lyrique ou dramatique, ou seulement directeur de théâtre ! Il y a deux théâtres, qui ne font pas leurs frais, les livres restent à la devanture des libraires, les journaux ne s'achètent pas, et on conspue les journalistes. Et cependant, je l'ai dit et je le maintiens, Lyon est un creuset où se fondent

tous les talents, où les germes intellectuels grandissent pour paraître à la lumière, et j'ajouterai en termes très brefs et très nets que bien des hommes éminents d'aujourd'hui seraient encore inconnus, et n'auraient peut-être jamais embrassé la carrière qui devait les conduire aux sommets s'ils n'avaient passé à Lyon quelques instants de leur existence. Après les Coustou, après Flandrin, après Laprade, nous avons des Meissonier, des Puvis de Chavannes, des Soularly, nous pouvons revendiquer les Daudet et les Zola, les Tony Révillon et les Le Royer, etc., etc., et l'infinie pléiade des noms en vedette dont l'acte de naissance porte Lyon. — Et n'avons-nous pas Pierre Dupont, le plus grand chansonnier de France?... Hélas! pauvre Pierre, qui attends encore la statue que des amis trop dévoués auraient édifié de leur propre chair! — On me prie cependant d'affirmer qu'au commencement de la prochaine année Pierre Dupont sera enfin immortalisé, grâce aux concours de Paul Arène, d'Armand Silvestre, de Paul Mariéton, de M. Kaempfen, directeur des Beaux-Arts, qui obtiendrait un marbre de l'État, et grâce aussi à un sculpteur dévoué, ami de notre cher poète...

La prédominance des Lyonnais dans toutes choses est telle, leur envahissement est si remarquable, que la qualité de Lyonnais est devenue synonyme d'audacieux. Aussi les gens du Nord et de Paris les blagent-ils assez, ces pauvres rhodaniens, avec leur ville embrouillardée ! Ils essaient de chasser cette obsession du Lyonnais par la raillerie, si ce n'est par quelque rage impuissante bien basse et bien jalouse, et tout en allant criant haut : « Les Méridionaux nous envahissent »; ils pensent que les Lyonnais les envahissent encore plus, et que d'ailleurs tous les méridionaux ont passé par Lyon.

Et qu'est-il arrivé de ceci? Tout simplement que nous autres, rhodaniens, avons formé une coalition contre les étrangers au milieu desquels nous vivons. Nous nous sommes insurgés contre cette stupide jalousie des comparses de lettres qui voulaient nous mettre au rancart, nous jeter hors de la lice parce que nous sommes nés dans une ville plutôt que dans une autre, nous avons serré nos rangs, et nous avons poursuivi courageusement, le combat contre ces idiots d'exclusivisme et contre la vie, enfin !

dans le but pour lequel nous luttons, et en criant bien haut, comme Ovide louant Sulmone : nous sommes de Lyon, nous sommes de Lyon ! Nous ne sommes ni de Paris, ni du Midi, ni du Centre, nous sommes de Lyon ! Et cette exclamation orgueilleuse, cette attestation du sol natal, inutile en d'autres occasions, est devenue ici, s'est transformée pour nous en un mot de passe qui ouvre les portes, les mains et les cœurs ?...

* + *

Mon frère Lyonnais, Paul Mariéton, un de ces fiers et un de ces braves, mettant tout son courage à défendre notre cause, vient de publier une œuvre toute remplie d'un amour superbe de la ville natale : *La Pléiade Lyonnaise!*ⁱ — Bravo ! mon cher Paul, au nom des Lyonnais qui n'oseront le faire, je te félicite et te remercie. Tu as compris que le meilleur moyen de nous rendre justice était de ne laisser cette gloire à aucun autre. —• Et quelle gerbe de magnificences pour la Muse et pour la Renommée que cette pléiade lyonnaise, si calme, si sereine, si imposante ! sorte de Cassiopée du firmament littéraire, où se comptent cependant tant d'étoiles et tant de constellations éclatantes !

« On a souvent parlé de l'esprit bourgeois de Lyon et de ses vues étroites, dit P. Mariéton, dans la dernière étude de son livre. Il faudrait pourtant s'entendre sur la *déshonnêteté* de cet esprit-là et donner à l'appui des preuves de sa faiblesse. Eh bien, il se trouve qu'il a produit dans ce siècle seulement, l'un des plus puissants génies scientifiques des temps modernes, Ampère, un philosophe considérable, Ballanche, et trois merveilleux ouvriers de notre langue poétique : Pierre Dupont, Joséphin Soulyard et Victor de Laprade. Et voyez nos artistes... Flandrin, Meissonier, Chenavard, Appian, Puvis de Chavannes, ne sont-ils pas les maîtres de l'art contemporain?... Tous des bourgeois; peut-être? Mais le siècle est bourgeois lui-même qui suit leur sillon de lumière! »

¹ Le mois dernier, j'ai publié dans la *Revue Critique* un long article sur cet ouvrage et *Souvenance*, intitulé : *L? Triomphe Imaginatif*.

Et plus loin, je trouve cette maîtresse appréciation de deux muses si opposées :

« . . . Pierre Dupont et Soulyard croîtront en popularité, parfaitement classiques qu'ils sont déjà tous deux. Le côté humain du premier, le caractère profondément philosophique du second, dans sa pensée libre et moderne et sous son impeccable forme, entreront en ligne de compte dans le bilan de la poésie du siècle, autant du moins que l'on peut préjuger des arrêts de la postérité . . . Je me trompe, cependant, en disant que tous deux sont classiques et populaires... Soulyard seul qui n'est pas populaire passe pour classique auprès des *dilettanti*, le dernier public des poètes. Pierre Dupont, qui le sera un jour, n'est encore que populaire... Mais il est venu à son heure ; et en rendant, je le répète, la chanson plus humaine, il a fait œuvre de génie.

« Et Béranger lui-même, au-dessus duquel on ne voyait guère que Lamartine et Hugo, vers 1840, Béranger ne se trompait point en disant de Pierre Dupont, et devant lui : « Il est poète, plus poète que moi ». Mais ce qui manquait à l'un, manquait à l'autre, et réciproquement. Si Pierre Dupont avait eu plus de langue et plus d'art, s'il avait surtout compris que la simplicité peut confiner à la niaiserie, au lieu de vingt ou trente chefs-d'œuvre absolus qu'il nous laisse — que reste-t-il de Béranger ? — il eut été le La Fontaine de la chanson, c'est-à-dire l'inimitable et le seul. »

Et, parlant des poètes de Lyon, et de la race si éminente de leurs penseurs et de leurs philosophes, Mariéton dit :

« On peut, en effet, répartir en deux catégories la famille des penseurs lyonnais : les *Mystiques* et les *Philosophes*. Philosophes, ils le sont tous. Mais je prends l'acception du mot dans le sens détourné pour mettre sous la même égide : Joséphin Soulyard, Chénavaud, le grand peintre, et Jean Tisseur, qui fut le complément, l'âme elle-même de ce trio de fins esprits. Son départ l'a déséquilibré... Je puis y ajouter encore Louisa Siéfert.

« Et voilà, d'un autre côté par la mort de de Laprade que le groupe des mystiques, n'a plus même de représentants. C'étaient Ballanche, Quinet, Flandrin, Barthélémy Tisseur, Blanc de Saint Bonnet, de Laprade et Ozanam. Où sont-ils maintenant tous ceux-

là dont l'esprit, un jour, avait passé triomphant sur la foule?... Ils avaient la foi et l'espérance. Que n'en puis-je autant dire de nos philosophes!... »

A propos de la catégorie des *Philosophes* :

« Après moins de dix ans ce petit groupe a été visité trois fois par la mort. Louisa Siéfert est partie la première, le lendemain d'un mariage dont elle attendait le bonheur, puis Jean Tisseur est tombé foudroyé aux portes d'une retraite qu'il espérait remplir de joyeux passe-temps littéraires et au moment où Laprade entrait dans cette agonie de deux ans que la mort d'Auguste Barbier, son ami, devait priver de toute illusion¹. »

J'ai déjà dit que les petites villes endormies favorisaient les penchants artistiques, donnaient libre essor aux tendances littéraires, toujours si lentes à bien s'affirmer. C'est de ces retraites tranquilles et douces que partent les vrais talents, et les génies à la conquête de l'idéal et du beau. C'est là seulement qu'on peut acquérir le repos d'esprit et la confiance en soi-même, la vraie force, qui permettent de s'engager résolument dans cette âpre lutte. Je puis ajouter que nulle cité plus que Lyon n'a cette béatitude éternelle des villes qui meurent. Si elle n'est que la seconde de France pour son importance, si elle voit déchoir chaque jour sa prospérité et son commerce, ne peut-elle pas revendiquer la gloire infinie d'être la première ville de France en production d'esprits, d'être celle qui a le plus contribué et contribue encore le plus par ses enfants au développement du génie français! — Jacquard, n'est-ce pas sur tes métiers que nos femmes voient tisser leurs robes? Thimonnier, n'est-ce pas sur tes machines qu'on les coud? — Notre Bourgelat est l'initiateur de l'hippiatrique. Ampère a donné le principe de l'électro-aimant et du télégraphe électrique. Ballanche a posé la base de la philosophie théocratique. Claude Bernard a décrit les parties les plus infinies du corps humain. Edgar Quinet est l'incarnation vraie du politicien sincère. — Un savant et charmant Lyonnais,

¹ / . *Soulary et la Pléiade Lyonnaise*. Paris, Marpon et Flammarion.

Aimé Vingtrinier, a raconté la vie du colonel Sève, un enfant de notre ville devenu généralissime des armées égyptiennes. — Gustave Mathieu a chanté avec son cher Dupont. Louise Labê a fait des sonnets amoureux qui resteront éternellement des modèles du genre. Le maréchal Suchet a pris Madrid. Le major Martin, dont la Martinière porte le nom, fut un navigateur et colonisateur célèbre. Lamartine, quoique Maçonais, se reconnaissait tributaire de Lyon. Jean-Jacques Rousseau y eut sa retraite favorite. Et de nos jours, les Arlès-Dufour ont inondé le monde entier de leurs comptoirs de soieries ; que sais-je encore ! Tout ce que je cite là au courant de l'esprit et de la plume ne me vient que comme des bouffées d'amour-propre que je ne peux contenir. Il est bien permis d'être fier de son pays !

Nos artistes, nos hommes de lettres en renom, ont tous quelque attache avec Lyon. Alphonse Daudet me racontait un jour ses longues, ses délicieuses promenades sur la Saône. Il allait alors à une école primaire des Frères de la doctrine chrétienne, rue de l'Arbre-Sec, et très souvent il lui arrivait de céder à la tentation si douce d'une partie de *canot*. Rien ne l'arrêtait : ni la peur du châtiement en manquant l'école, ni le mensonge à imaginer. Tout le monde a lu ses *Contes du lundi*... Le canot était sa passion, et il était très inventif en expédients pour s'y livrer. Ah ! le père Cornet (qui tient encore son ponton près de la Feuillée) Je connaissait bien, et du plus loin qu'il le voyait arriver :— Eh bien ! Alphonse, encore du canot ?

Le plus souvent, Alphonse devait de l'argent ; même sans le sou il venait. Il laissait son paquet de livres au bonhomme qui ne tarissait pas de conseils : Il faut remonter tout le long sur ta gauche, et prends bien garde à la chaîne. Mais baste ! vains conseils ! l'enfant n'écoutait que sa tête, passait de gauche à droite et de droite à gauche, et souvent le soir il revint accroché aux pinasses qui se hâlaient le long de la chaîne. Pauvre père Cornet ! T'en a-t-il fait voir, ce galopin de Daudet !

*

J'ai trouvé un Lyonnais, un nommé Chardon, ancien canut, qui a établi à côté du parc de Montsouris l'établissement le plus instructif et le plus original à la fois.

C'est un Géorama, jardin représentant le globe entier, fendu par un côté et développé comme une peau d'orange. J'ai raconté ailleurs[^] sur quels principes était basée cette reproduction des reliefs, des mers, des plaines, selon une échelle proportionnelle. Je n'y reviendrai pas ici. Mais ne fallait-il point (je ne veux pas rire) un de nos concitoyens pour avoir cette idée neuve, *reproduite des milliers de fois* depuis 1867, date à laquelle M. Chardon établit son Géorama ?... Notre Lyonnais a joint à cela un Diorama, également géographique, puis une institution avec des maîtres de choix, où a lieu une conférence chaque dimanche par des conférenciers *ad hoc*, et maintenant son établissement attire à Montsouris autant de visiteurs que le parc et son observatoire.

Le pauvre caricaturiste Gilbert Randon, que nous avons enterré il y a trois mois, est de Lyon, où il fut longtemps courtier en papiers chez Baudoin. Ce n'est que fort tard qu'il vint à Paris, où il devait créer ses types militaires si recherchés aujourd'hui.

Lyon a eu de tout temps les imprimeurs les plus illustres. Se faire éditer à Lyon a été jusqu'à la fin du dernier siècle le *nec plus ultra* de la gloriole d'auteur. Tous les ouvrages de Ramus, d'Ambroise Paré, et même quelques-uns d'Érasme, y ont été édités. C'est la ville de Jean de Tournes et de Sébastien Gryphe qui lança dans le courant de l'imprimerie française les premiers caractères des Aide Manuce et d'Elzévir. De nos jours les impressions de Louis Perrin, de Pitrat, de Mougin-Rusand, sont très recherchées. L'éditeur Alphonse Lemerre, de Paris, s'est rendu dernièrement acquéreur de cette imprimerie Perrin, jadis si illustre.

Avec une telle influence sur l'histoire de l'art et de l'industrie en France, il est fort compréhensible que Lyon et les Lyonnais

aient suscité une jalousie intense, qui n'ose s'affirmer que par la raillerie, tant elle est convaincue de la supériorité de ceux qu'elle jalouse. Il y a pour beaucoup aussi de cette obsession de rencontrer des Lyonnais partout, même chez ses proches amis dont on ignorait le lieu de naissance. Cet état d'énervement jaloux chez les gens du Nord et de Paris est donc très naturel, — ce n'est pas un défaut chez eux, c'est une excitation et une irritation qui disparaîtraient avec ceux qui les font naître. Aussi, n'est-ce pas une diatribe que j'écris, mais une simple constatation psychologique. — Chaque jour les Lyonnais vont plus avant, gagnant le terrain pouce à pouce. S'honorant de ses illustres enfants, Lyon en envoie de nouveaux sur la route des honneurs, comme la cornue d'un alambic dont Paris serait le serpent. Lyon dans l'ombre forme les génies, Paris les produit en pleine lumière; la France et le monde les apprécient. Lyon c'est le foyer où le feu couve. Sur la tombe du dernier Lyonnais, mort au faite des honneurs, épuisé d'avoir trop attisé ce feu mortel qui consume les cerveaux, on pourra écrire un jour :

A l'opiniâtreté récompensée !

LÉON RIOTOR.